

la tête du convoi: quand ils furent à portée, les Iroquois firent sur eux une décharge qui en tua, ou en blessa un grand nombre. Ils parurent ensuite, le casse-tête à la main, et tous ceux qui ne périrent pas furent faits prisonniers. Le P. Gareau, qui avait eu l'épine du dos cassée d'une balle de fusil, fut du nombre de ces derniers.

Au premier bruit de cette attaque, les Outaouais firent force-d'avirons, pour secourir ou venger leurs compagnons. Arrivés à la pointe où les canots hurons étaient restés avec les cadavres de ceux qui avaient été tués, ils firent leur descente sans opposition, et attaquèrent les Iroquois avec beaucoup de résolution; mais après qu'il y eut eu beaucoup de sang répandu de part et d'autre, les assaillans furent contraints de faire retraite. Ils se retranchèrent pourtant, bien résolus, à ce qu'il semblait, de ne point partir de là qu'ils n'eussent eu raison des Iroquois. Mais le lendemain matin, les missionnaires et les Français de leur suite se trouvèrent seuls dans le retranchement, les Outaouais ayant décampé secrètement pendant la nuit.

Dès que le chef du parti ennemi, (le Batard flamand dont il a déjà été parlé,) eut été informé de cette désertion, il vint trouver les missionnaires, et leur fit des protestations aussi énergiques que peu sincères: il regrettait beaucoup, disait-il, de n'avoir pas su qu'il y avait des Français dans les canots, et d'avoir tiré sur le P. Gareau sans le connaître. Ce religieux fut reconduit, le lendemain, à Montréal, où il mourut au bout de quatre jours, dans les bras du P. CLAUDE PIJART, qui lui prodigua tous les soins spirituels et corporels qu'exigeait sa situation. Le P. Dreuillettes et ses compagnons reprirent la route de Québec.

Cependant les Hurons qui restaient dans l'île d'Orléans, ne s'y croyant plus en sûreté, s'étaient retirés à Québec, et dans un moment de dépit d'avoir été abandonnés des Français, ils avaient envoyé secrètement proposer aux Agniers de les recevoir dans leur canton, pour ne plus faire qu'un seul peuple avec eux. Les Agniers acceptèrent: mais bientôt, les Hurons s'étant repentis de leur démarche, retirèrent leur parole. Les Agniers furieux, massacrèrent ou enlevèrent tous ceux qu'ils trouvèrent errants dans la campagne; et quand ils crurent que ces hostilités les avaient rendus plus traitables, ils envoyèrent à Québec trente députés pour les emmener.

Ces députés se conduisirent avec une hauteur et une fierté dont on trouve peu d'exemples même chez les barbares. S'adressant d'abord au gouverneur-général, ils lui demandèrent à être entendus dans une assemblée de Hurons et de Français. M. de Lauzon y ayant consenti, le chef de la députation s'adressa d'abord au chef des Hurons, et lui dit: "Mon frère, il y a déjà du tems que tu m'as tendu les bras, pour me prier de te conduire dans mon pays; mais toutes les fois que je me suis mis en devoir de le faire,